

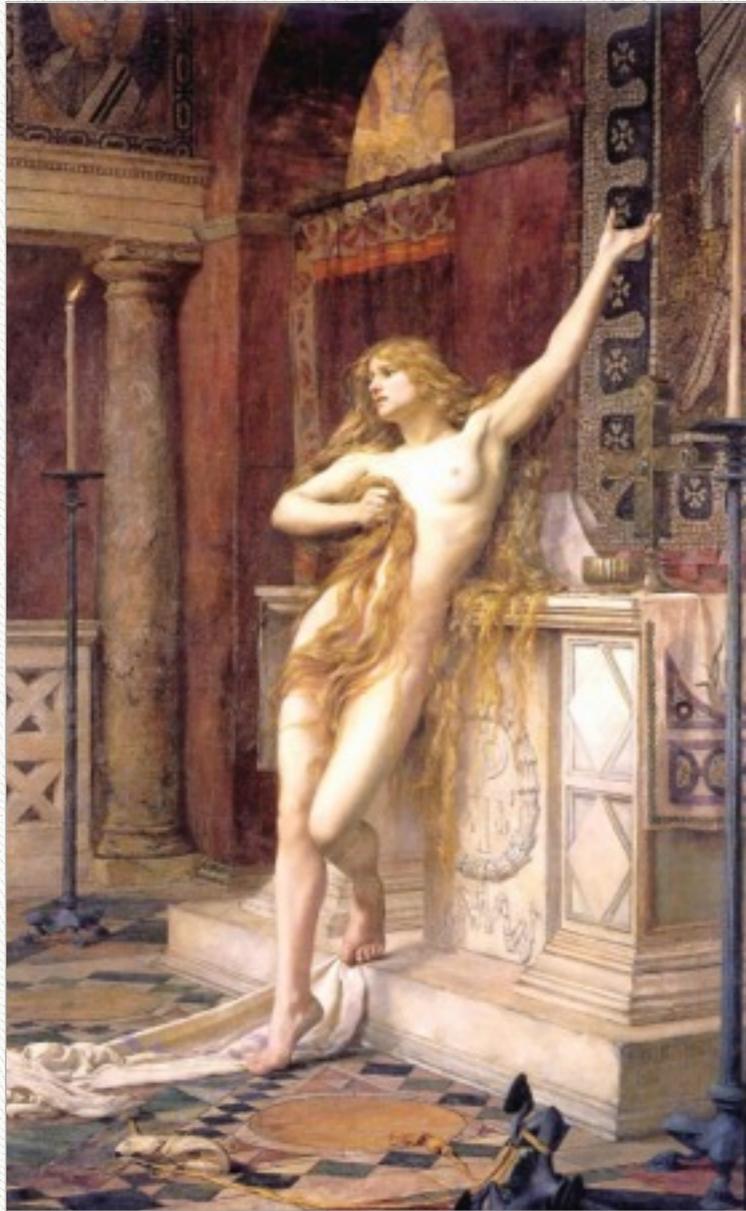
## CHAPITRE 3

# EN QUÊTE D'HYPATIA

*Agora* a pour héroïne principale Hypatie (370-415) d'Alexandrie. Pratiquement aucune trace écrite ne nous est restée de cette mathématicienne et astronome de lignée grecque, pénétrée de néoplatonisme (doctrine philosophique).

Fille de Théon d'Alexandrie, elle eut pour premier maître son père qui l'initia, dès la fleur de son âge, aux spéculations les plus hautes des sciences mathématiques et de la philosophie. Il est inévitable de constater que l'atmosphère dans laquelle elle vécut contribua largement à sa réussite intellectuelle. Elle éclipsa les maîtres les plus savants ; elle ne pouvait sortir qu'entourée d'une foule d'admirateurs qui lui faisaient cortège. Cette philosophe et mathématicienne grecque fut en effet célèbre par sa science et son éloquence autant que par sa beauté : néoplatonicienne, elle aimait à expliquer Platon et Aristote. On lui doit des commentaires sur les « sections coniques » d'Apollonios, sur les « Tables » de Ptolémée.





HYPATIA, CHARLES  
WILLIAM MITCHELL  
(XIX<sup>e</sup> SIÈCLE)

Après avoir travaillé avec son père au Musée, Hypatie voyagea à Athènes et en Italie. En plus de ses lectures philosophiques, elle donnait des cours privés à de nombreux hommes socialement importants. En outre, la plupart de ce que nous savons d'elle provient de sa correspondance avec Synésios de Cyrène [...] D'après l'encyclopédie Suda, c'est à ses 31 ans qu'Hypatie devint la directrice du Musée.

Sa beauté, sa science, le charme de sa parole, tout en elle justifiait le titre de Muse que lui décerna souvent l'enthousiasme de ses admirateurs.

Dès sa mort, et même avant, elle fascine (comme par exemple Synésios de Cyrène). L'importance d'Hypatie fut accentuée par le fait qu'elle était une femme et païenne de surcroît, dans un environnement de plus en plus chrétien. Dès l'Antiquité on constate des désaccords sur sa vie, elle semble avoir été depuis toujours mythifiée ...

Les véritables conditions de sa mort, dont on distingue trois versions, restent entourées de mystère. Était-elle un danger pour la croissance du Christianisme ? Était-elle trop libre, trop émancipée ? Certaines fois elle aurait été tuée par une foule sous la direction de Pierre le prêcheur. Ou, après avoir été attaquée à sa demeure, un moine l'aurait attrapée et tuée avec des morceaux de poteries. D'autres fois des moines l'auraient attrapée et amenée au Caesarium, puis lui auraient enlevé ses vêtements, et l'auraient coupée avec des coquillages, lui écorchant ainsi le corps. Sa mort est l'événement le plus relaté de sa vie.

*Hypatia est le tableau le plus célèbre du peintre préraphaélite Charles William Mitchell. Le Préraphaélisme est né au Royaume-Uni en 1848. Le but de ces artistes était de s'adresser à toutes les facultés de l'Homme : son esprit, son intelligence, sa mémoire, sa conscience, son cœur... et non pas seulement à ce que l'œil voit.*

*Les Préraphaélites aspiraient à agir sur les mœurs d'une société qui, à leurs yeux, avait perdu tout sens moral depuis la révolution industrielle.*

*Hypatie est l'héroïne idéale. Elle était charismatique ; elle mourut horriblement ; elle fut au centre d'un jeu compliqué de tensions politiques et religieuses ; et – la qualification la plus importante pour le statut de héros – en fin de compte nous savons très peu sur elle de façon claire et certaine.*

*Hypatie, telle que nous la connaissons, serait une construction de l'imaginaire plutôt qu'une réalité de l'histoire.*

*Déjà dans l'Antiquité tardive, elle était une héroïne païenne pour avoir été massacrée par les chrétiens. Plus récemment elle s'est vu traiter d'héroïne anticléricale, victime de la hiérarchie ; héroïne protestante, victime de l'église catholique ; héroïne du romantisme hellénisant, victime de l'abandon par l'Occident de sa culture hellénique ; héroïne du positivisme, victime de la conquête de la science par la religion ; et, tout dernièrement, héroïne du féminisme, victime de la misogynie chrétienne. Femme polyvalente !*

Extrait de *À la recherche d'Hypatia*, article de John Thorp (University of Western Ontario)

Une histoire qui est souvent racontée à propos du peintre Raphaël laisse voir le malaise persistant des chrétiens vis-à-vis d'elle. Lorsque le peintre montra l'ébauche [1508] de *L'École d'Athènes* à l'un des cardinaux, celui-ci voulut savoir qui était la femme représentée en bas au centre. Raphaël répondit : « Hypatie, la plus fameuse des membres de l'École d'Athènes ». Le cardinal ordonna : « Enlève-la. La foi ne permet de rien savoir sur elle. À part cela, l'œuvre est acceptable ». Raphaël l'enleva, mais garda toutefois une référence sournoise à elle en introduisant dans l'ensemble la figure efféminée du neveu [alors âgé de 15 ans] du pape Jules II, Francesco.



*Hypatie d'Alexandrie,  
Détail de L'École d'Athènes, Raphaël, XVI<sup>e</sup>s.*

# Hypatia, muse des poètes et des philosophes



## Le poète parnassien Leconte de Lisle

Chef de file du Parnasse, Leconte de Lisle proscriit l'expression du moi pour faire resurgir de ses cendres la voix des civilisations disparues. Si le « je » s'anéantit volontairement, c'est donc au profit d'une collectivité ; et la haine du lyrisme tient à ce propos de ressusciter les peuples morts, de retrouver leurs sanglots enfouis, leurs chants de guerre, de mort ou d'amour. Le poète se propose de transcrire le cheminement de l'humanité jusqu'à l'époque moderne.

Les poésies antiques, même si elles participent d'une mode, s'inscrivent dans un système qui idéalise les origines de l'univers et de la civilisation, et dans un courant scientifique qui renouvelle les études sur la période alexandrine. Les recherches de Leconte de Lisle s'attacheront vite à témoigner d'une plus haute ou plus lointaine antiquité.

À l'antiquité grecque et à l'Inde, Leconte de Lisle ne demandait pas seulement des mythes pour ses rêves et des images pour sa poésie : il y cherchait aussi des idées. Voué au culte de la Beauté, il estime qu'elle n'a été aimée et réalisée que par le paganisme grec et que le christianisme en a détruit le culte.

Source : Larousse.fr

## Le Parnasse :

Mouvement littéraire apparu en France dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, en opposition avec le Romantisme, la poésie parnassienne se veut objective et non plus personnelle, impassible et non plus passionnée.

Le poète porte un regard éloigné et détaché sur le monde, rejette le lyrisme au profit d'une objectivité qui se traduira par une poésie à visée descriptive, adoptant tour à tour une dimension exotique, pittoresque, historique ou archéologique.

Cette objectivité lui permet de rapprocher l'art de la science, en s'appuyant, comme elle, sur l'observation du monde.

Les poètes parnassiens ont le culte du Beau, au service duquel ils revendiquent un travail acharné d'artisan du langage, attachant au travail sur la forme une importance primordiale.[...]

Ce texte est un extrait du premier poème du recueil publié sous le titre « Poèmes antiques ». En prenant Hypatia comme figure inaugurale de son recueil dans la première édition de 1852, le poète lui confère une dimension symbolique qui la transforme en figure tutélaire de son oeuvre.

Les sages, les héros se lèvent pleins de vie !  
Les poètes en chœur murmurent leurs beaux noms ;  
et l' Olympe idéal qu'un chant sacré convie,  
sur l'ivoire s'assied dans les blancs parthénons.  
ô vierge, qui d'un pan de ta robe pieuse  
couvris la tombe auguste où s'endormaient tes dieux :  
de leur culte éclipsé prêtresse harmonieuse,  
chaste et dernier rayon détaché de leurs cieux !  
Je t'aime et te salue, ô vierge magnanime !  
Quand l'orage ébranla le monde paternel.  
Tu suivis dans l'exil cet Oedipe sublime,  
et tu l'enveloppas d'un amour éternel.

Debout, dans ta pâleur, sous les sacrés portiques  
que des peuples ingrats abandonnait l'essaim,  
Pythonisse enchaînée aux trépieds prophétiques,  
les immortels trahis palpitaient dans ton sein.  
Tu les voyais passer dans la nue enflammée !  
De science et d'amour ils t'abreuyaient encor ;  
et la terre écoutait, de ton rêve charmée,  
chanter l'abeille attique entre tes lèvres d'or.  
Comme un jeune lotos croissant sous l'oeil des sages,  
fleur de leur éloquence et de leur équité,  
tu faisais, sur la nuit moins sombre des vieux âges,  
resplendir ton génie à travers ta beauté !

Le grave enseignement des vertus éternelles  
s'épanchait de ta lèvre au fond des cœurs charmés ;  
et les galiléens qui te rêvaient des ailes,  
oubliaient leur dieu mort pour tes dieux bien-aimés.  
Mais le siècle emportait ces âmes insoumises  
qu'un lien trop fragile enchaînait à tes pas ;  
et tu les voyais fuir vers les terres promises ;  
mais toi qui savais tout, tu ne les suivis pas !  
Que t'importait, ô vierge, un semblable délire ?  
Ne possédais-tu pas cet idéal cherché ?  
Va ! Dans ces cœurs troublés tes regards savaient lire,  
et les dieux bienveillants ne t'avaient rien caché.  
[...]  
tu marchais, l'oeil tourné vers la vie étoilée,  
ignorante des maux et des crimes humains.  
L'homme en son cours fougueux t'a frappée et maudite,  
mais tu tombas plus grande ! Et maintenant, hélas !  
Le souffle de Platon et le corps d'Aphrodite  
sont partis à jamais pour les beaux cieux d'Hellas !

Dors, ô blanche victime, en notre âme profonde,  
dans ton linceul de vierge et ceinte de lotos ;  
dors ! L'impure laideur est la reine du monde,  
et nous avons perdu le chemin de Paros.  
Les dieux sont en poussière et la terre est muette ;  
rien ne parlera plus dans ton ciel déserté.  
Dors ! Mais vivante en lui, chante au cœur du poète  
l'hymne mélodieux de la sainte beauté.

[...]

Ce texte est un autre poème de Leconte de Lisle, qui prend la forme d'un dialogue entre Cyrille et Hypatia, qui défend dans cette longue tirade les beautés créées par le paganisme face à l'oppression chrétienne.

Toute vertu sans doute a droit à nos hommages,  
Et c'est toujours un Dieu qui parle dans les sages.  
Je rends ce que je dois au Prophète inspiré,  
Et comme à toi, mon père, il m'est aussi sacré ;  
Mais sache dispenser une justice égale,  
Et de ton maître aux miens marque mieux l'intervalle.  
Sois équitable enfin. Que nous reproches-tu ?  
Ne veillons-nous pas seuls près d'un temple abattu,  
Sur des tombeaux divins qu'on brise et qu'on insulte ?  
Prêtres d'un ciel muet, naufragés d'un grand culte,  
Héritiers incertains d'un antique trésor,  
Sans force et dispersés, que te faut-il encor ?  
Oui, les temps sont mauvais, non pas pour ton église,  
Mon père, mais pour nous que ton orgueil méprise,  
Pour nous qui n'enseignons, dans notre abaissement,  
Que l'étude, la paix et le recueillement.  
Tourne au passé tes yeux ; rappelle en ta mémoire  
Les destins accomplis aux jours de notre gloire.  
Nos Dieux n'étaient-ils donc qu'un rêve ? Ont-ils menti ?  
Vois quel monde immortel de leurs mains est sorti,  
Ce symbole vivant, harmonieux ouvrage  
Marqué de leur génie et fait à leur image,  
Vénéralé à jamais, et qu'ils n'ont enfanté  
Que pour s'épanouir dans l'ordre et la clarté !  
Quoi ! ce passé si beau ne serait-il qu'un songe,  
Un vrai spectre animé d'un esprit de mensonge,  
Une erreur séculaire où nous nous complaisons ?

Mais vous en balbutiez la langue et les leçons,  
Et j'entends, comme aux jours d'Homère et de Virgile,  
Les sons qui m'ont bercée expliquer l'Évangile !  
Ah ! dans l'écho qui vient du passé glorieux  
Écoute-les, Cyrille, et tu comprendras mieux.  
Écoute, au bord des mers, au sommet des collines,  
Sonner les rythmes d'or sur des lèvres divines,  
Et le marbre éloquent, dans les blancs Parthénons,  
Des artistes pieux éterniser les noms.  
Regarde, sous l'azur qu'un seul siècle illumine,  
Des îles d'Ionie aux flots de Salamine,  
L'amour de la patrie et de la liberté  
Triompher sur l'autel de la sainte Beauté ;  
Dans l'austère repos des foyers domestiques  
Les grands législateurs régler les Républiques,  
Et les sages, du Vrai frayant l'âpre chemin,  
De sa propre grandeur saisir l'Esprit humain !  
Tu peux nier nos Dieux ou leur jeter l'outrage,  
Mais de leur livre écrit déchirer cette page,  
Coucher notre soleil parmi les astres morts...  
Va ! la tâche est sans terme et rit de tes efforts !  
Non ! ô Dieux protecteurs, ô Dieux d'Hellas ma mère,  
Que sur le Pavé d'or chanta le vieil Homère,  
Vous qui vivez toujours, mais qui vous êtes tus,  
Je ne vous maudis pas, ô Forces et Vertus,  
Qui suffisiez jadis aux races magnanimes,  
Et je vous reconnais à vos œuvres sublimes !

Le mouvement des Lumières, développé en Europe au XVIII<sup>e</sup> siècle est caractérisé par l'engagement de ses représentants contre les oppressions religieuses et politiques. Pour cela, ils combattent, par les idées, l'irrationnel, l'arbitraire, l'obscurantisme et la superstition. Voltaire n'hésite pas, d'ailleurs, dans une lettre à Frédéric II, roi de Prusse - 5 janvier 1767 à porter une charge virulente contre le christianisme :

*« Tant qu'il y aura des fripons et des imbéciles, il y aura des religions. La nôtre est sans contredit la plus ridicule, la plus absurde, et la plus sanguinaire qui ait jamais infecté le monde. »*

Le personnage d'Hypatia, parce qu'elle est une victime du fanatisme et de l'obscurantisme, était un symbole particulièrement pertinent pour dénoncer l'oppression.

Elle est ainsi citée en exemple dans plusieurs articles, chez Diderot et chez Voltaire.

### Texte 1

Hypatie naquit à Alexandrie, sous le règne de Théodose le jeune ; elle était fille de Théon, contemporain de Pappus, son ami et son émule en mathématiques. La nature n'avait donné à personne, ni une âme plus élevée, ni un génie plus heureux qu'à la fille de Théon. L'éducation en fit un prodige. Elle apprit de son père la géométrie et l'astronomie ; elle puisa dans la conversation et dans les écoles des philosophes célèbres qui fleurissaient alors dans Alexandrie, les principes fondamentaux des autres sciences. De quoi ne vient-on point à bout avec de la pénétration et de l'ardeur pour l'étude ? Les connaissances prodigieuses qu'exigeait la profession ouverte de la philosophie éclectique n'effrayèrent point Hypatie ; elle se livra toute entière à l'étude d'Aristote et de Platon ; et

bientôt il n'y eut personne dans Alexandrie qui possédât comme elle ces deux philosophies. [...] Cependant elle cultivait les beaux-arts et l'art oratoire. Toutes les connaissances qu'il était possible à l'esprit humain d'acquérir, réunies dans cette femme à une éloquence enchanteresse, en firent un phénomène surprenant, je ne dis pas pour le peuple qui admire tout, mais pour les philosophes-même qu'on étonne difficilement. On vit arriver dans Alexandrie une foule d'étrangers qui s'y rendaient de toutes les contrées de la Grèce et de l'Asie, pour la voir et l'entendre. Peut-être n'eussions-nous point parlé de sa figure et de son extérieur, si nous n'avons eu à dire qu'elle joignait la vertu la plus pure à la beauté la plus touchante. Quoiqu'il n'y eût dans la capitale aucune femme qui l'égalât en beauté, et que les philosophes et mathématiciens de son temps lui fussent très inférieurs en mérite, c'était la modestie-même. Elle jouissait d'une considération si grande, et l'on avait conçu une si haute opinion de sa vertu, que, quoiqu'elle eût inspiré de grandes passions et qu'elle rassemblât chez elle les hommes les plus distingués par les talents, l'opulence, et les dignités, dans une ville partagée en deux factions, jamais la calomnie n'osa soupçonner ses moeurs et attaquer sa réputation. Les Chrétiens et les païens qui nous ont transmis son histoire et ses malheurs, n'ont qu'une voix sur sa beauté, ses connaissances et sa vertu ; et il règne tant d'unanimité dans leurs éloges, malgré l'opposition de leurs croyances, qu'il serait impossible de connaître, en comparant leurs récits, quelle était la religion d'Hypatie, si nous ne savions pas d'ailleurs qu'elle était païenne. La Providence avait pris tant de soin à former cette femme que nous l'accuserions peut-être de n'en avoir pas pris assez pour la conserver, si mille expériences ne nous apprenaient à respecter la profondeur de ses desseins. Cette considération même dont elle jouissait, à si juste titre, parmi ses concitoyens, fut l'occasion de sa perte.

Celui qui occupait alors le siège patriarcal d'Alexandrie était un homme impérieux et violent ; cet homme, entraîné par un zèle mal entendu pour sa religion, ou plutôt jaloux d'augmenter son autorité dans Alexandrie, avait mérité d'en bannir les Juifs. Un différend survenu entre eux et les Chrétiens, à l'occasion des spectacles publics, lui parut une conjoncture propre à servir ses vues ambitieuses ; il n'eut pas de peine à émouvoir un

peuple naturellement porté à la révolte. Le préfet, chargé par état de la police de la ville, prit connaissance de cette affaire, et fit saisir et appliquer à la torture un des partisans les plus séditieux du patriarche ; celui-ci, outré de l'injure qu'il croyait faite à son caractère et à sa dignité, et de l'espèce de protection que le magistrat semblait accorder aux Juifs, envoie chercher les principaux de la synagogue et leur enjoint de renoncer à leurs projets, sous peine d'encourir tout le poids de son indignation. Les Juifs, loin de redouter ses menaces, excitent de nouveaux tumultes, dans lesquels il y eut même quelques citoyens de massacrés. Le patriarche ne se contenant plus, rassemble un grand nombre de chrétiens, marche droit aux synagogues, s'en empare, chasse les Juifs d'une ville où ils étaient installés depuis Alexandre-le-Grand, et abandonne leurs maisons au pillage. On présumera sans peine que le préfet ne vit pas un attentat commis évidemment sur ses fonctions, et la ville privée d'une multitude de riches habitants. Ce magistrat et le patriarche portèrent en même temps cette affaire devant l'empereur ; le patriarche se plaignant des excès des Juifs, et le préfet, des excès du patriarche. Dans ces entrefaites, cinq cents moines du mont de Nitrie, persuadés qu'on en voulait à la vie de leur chef, et qu'on méditait la perte de leur religion, accourent furieux, attaquent le préfet dans les rues, et, non contents de l'accabler d'injures, le blessent à la tête d'un coup de pierre. Le peuple indigné se rassemble en tumulte, met les moines en fuite, saisit celui qui avait jeté la pierre, et le livre au préfet qui le fait mourir à la question. Le patriarche enlève le cadavre, lui ordonne des funérailles, et ne rougit point de prononcer en l'honneur d'un moine séditieux, un panégyrique dans lequel il l'élève au rang des martyrs. Cette conduite ne fut pas généralement approuvée ; les plus sensés des chrétiens en sentirent et en blâmèrent toute l'indiscrétion. Mais le patriarche était trop avancé pour en demeurer là. Il avait fait quelques démarches pour se réconcilier avec le préfet ; ces tentatives ne lui avaient pas réussi, et il portait au-dedans de lui-même le ressentiment le plus vif contre ceux qu'il soupçonnait de l'avoir traversé dans cette occasion. Hypatie en devint l'objet particulier. Le patriarche ne put lui pardonner ses liaisons étroites avec le préfet, ni peut-être l'estime qu'en faisaient les honnêtes gens ; ils irrita contre elle la populace. Un certain Pierre, lecteur

dans l'église d'Alexandrie, un de ces vils esclaves, sans doute tels que les hommes en place n'en ont malheureusement que trop autour d'eux, qui attendent avec impatience et saisissent toujours avec joie l'occasion de commettre quelque grand forfait qui les rend agréable à leur supérieur ; cet homme donc ameute une troupe de scélérats, et se met à leur tête ; ils attendent Hypatie à sa porte, fondent sur elle comme elle se disposait à rentrer, la saisissent, l'entraînent dans l'Église appelée la Césarée, la dépouillent, l'égorgent, coupent ses membres par morceaux et les réduisent en cendres. Tel fut le sort d'Hypatie, l'honneur de son sexe, et l'étonnement du nôtre.

Diderot, *Encyclopédie*, article Éclectisme

## Texte 2

Il y avait à Alexandrie une fille célèbre par sa beauté et par son esprit; son nom était Hypatie. Élevée par le philosophe Theon, son père, elle occupait en 415 la chaire qu'il avait eue, et fut applaudie pour sa science autant qu'honorée pour ses moeurs ; mais elle était païenne. Les dogues tonsurés de Cyrille, suivis d'une troupe de fanatiques, l'assaillirent dans la rue lorsqu'elle revenait de dicter ses leçons, la traînèrent par les cheveux, la lapidèrent et la brûlèrent, sans que Cyrille le saint leur fit la plus légère réprimande [...].

Voltaire, *Examen important de Milord Bolinbroke ou le tombeau du fanatisme* -  
Chapitre XXIV, Des chrétiens jusqu'à Théodose.

---

### Texte 3

Ce Cyrille était un homme ambitieux, factieux, turbulent, fourbe, et cruel, ennemi du gouverneur d'Alexandrie, voulant tout soumettre, s'opposant continuellement aux magistrats, excitant les partisans de l'ancienne religion contre les Juifs, et les chrétiens contre eux tous.

Ce fut lui qui fit massacrer, par ses prêtres et par ses diocésiens, cette jeune Hypatie si connue de tous ceux qui aiment les lettres. C'était un prodige de science et de beauté. Elle enseignait publiquement la philosophie de Platon dans Alexandrie : fille et disciple du célèbre Théon, elle eut pour disciple Synésius, depuis évêque de Ptolémaïde, qui, quoique chrétien, ne fit aucune difficulté d'étudier sous une païenne, et d'être ensuite évêque dans une religion à laquelle il déclara publiquement ne point croire. Cyrille, jaloux du prodigieux concours des Alexandrins à la chaire d'Hypatie, souleva contre elle des meurtriers qui l'assassinèrent dans sa maison et traînèrent son corps sanglant dans la ville.

Voltaire, Examen du discours de l'empereur Julien.